

Marie-Haude Mériquet

Je vous en prie, silence

roman



Marie-Haude MERIGUET

Je vous en prie, silence

© Marie-Haude MERIGUET, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-3424-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Venez donc me parler d'amour
À voix basse, dans ce contre-jour
Et faites-moi, je vous en prie,
Silence. »

Du Bout des lèvres, Barbara, 1968.

1

Paris, mardi 29 janvier 2019

Le plus surprenant, c'est qu'elle n'a même pas pleuré.

Ils étaient assis côte à côte sur le canapé, gauches et indécis. Fabien parlait. Jeanne constatait ce vide au creux d'elle-même, ça l'intriguait. Une absence totale d'émotion. Un néant inattendu, qui contrastait avec tout ce qu'elle avait traversé, ces derniers mois. Ce silence. Elle était comme anesthésiée, en dehors de son corps. Tout dans cette scène était trop cru. Tout avait l'air trop... Oui, voilà, c'était trop, tout simplement.

Comme sous les néons blancs des couloirs d'hôpital. Où la banalité des objets, du mobilier, des machines à friandises, des gens, paraît cruelle parce qu'elle est le théâtre de drames humains qui dépassent ce que les mots permettent de dire.

Jeanne avait conscience de vivre un instant dramatique. Elle savait que ce soir, sa vie basculait. Elle fixait Fabien, qui regardait le sol en parlant, sans s'arrêter. Comme si ce flot de paroles pouvait encore les protéger de ce qui leur arrivait déjà. Jeanne ne l'écoutait pas vraiment.

Et puis, pourquoi est-ce qu'il me raconte tout ça ?

— Je veux que tu partes.

Elle ne reconnaissait même pas sa propre voix. Une voix de robot. Le son d'une femme vide. Les quinze dernières années de sa vie s'échappaient d'elle. Comme l'eau fuit de la baignoire, après le bain. Par litres entiers, elle s'en va. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'autre que le vide et les parois froides et humides de l'email.

Ils sont restés immobiles, comme ça, pendant des minutes qui parurent interminables. Ils accusaient tous les deux le coup qu'elle venait de porter et qui la surprenait elle-même : « Je veux que tu partes ».

Elle aurait aimé lui dire qu'elle se sentait comme une baignoire vide dans un couloir d'hôpital. Et qu'ils rient de cette image, parce qu'elle était cocasse et inattendue. C'était le genre de chose dont ils auraient ri ensemble, avant. Mais ce soir, tout ça était loin. Elle voulait lui dire que quelqu'un viendrait réparer la fuite des toilettes la semaine prochaine et qu'elle s'arrangerait pour être à la maison à ce moment-là. Elle aurait rajouté qu'ils allaient être soulagés de régler ce problème, enfin, et de pouvoir refaire le carrelage démolé par le dégât des eaux. Elle voulait manger du poisson demain soir et emmener les enfants à la piscine samedi, comme ils le leur promettaient depuis 3 mois. Mais elle ne lui raconterait pas tout ça. Parce qu'à présent le drame avait eu lieu, et il balayait tout. Si Fabien continuait de parler, c'était pour l'empêcher de les engloutir tout de suite, elle le savait. Elle-même se demandait encore s'il y avait quelque chose qu'ils n'avaient pas envisagé ? Un détail qui aurait échappé à leur vigilance et qui leur permettrait de tout réparer ?

Et pendant ce temps-là : rien. Ni colère ni tristesse. Pas de panique. Pas de larmes. Jeanne était parfaitement calme. Elle comprit donc à quel point c'était grave. Elle aurait voulu participer à la conversation. Mais tout restait bloqué dans sa gorge. Elle avait l'impression de devoir son silence à deux choses : elle se taisait parce qu'elle l'aimait. Elle se taisait parce qu'elle le détestait. Ça grouillait au fond de son ventre. Mais, arrivées au niveau de la gorge, les émotions s'emmêlaient en une énorme boule qui bloquait tout. Jusqu'à sa respiration, irrégulière, difficile.

Et puis ce silence l'arrangeait bien, finalement. Elle n'avait pas envie de tout lui cracher au visage. Tout cela était assez hideux comme ça. C'était laid, ce qu'ils étaient en train de vivre. Elle ne voulait pas en rajouter. Ce serait inutile. Alors elle restait là, muette et avec un début de mal de gorge. À moins que ce ne soit au ventre. Elle ne savait plus. Elle ne comprenait plus rien.

Jeanne se leva du canapé, comme si son corps en avait décidé ainsi malgré elle.

Ses jambes flageolaient. Le genre de sensation qu'elle connaissait bien, et qui accompagnaient habituellement les moments de bonheur intense. Comme le jour

de leur mariage, par exemple. Lorsque sa joie était si profonde qu'elle était presque trop puissante pour être portée par son corps. Alors ses jambes flanchaient. Un peu. Pas de quoi tomber par terre. Une sensation bizarre. Délicieuse. Une sensation douloureuse, à présent.

Comme si, d'un seul coup, elle revenait à elle. « En si peu de temps... En un instant, comme ça, ma vie s'est écroulée. C'est marrant », se dit-elle.

Elle fit un effort pour actionner ses membres, et se dirigea vers leur chambre...

— Écoute, tu fais ce que tu veux, moi je vais me coucher.

2

Dans les moments les plus difficiles, Jeanne pensait toujours aux mercredis qu'elle passait au printemps chez Papy et Mamita.

Pourquoi le printemps, alors qu'elle y passait tous ses mercredis, à longueur d'années ? Peut-être parce que les odeurs du jardin y étaient plus fortes et qu'elles avaient laissé en elle une empreinte puissante. Celle des rayons du soleil qui perçaient dans les feuilles de l'abricotier. Celle des courses qu'elle faisait avec Mathieu dans l'allée en terre. Le goût de la menthe et de la ciboulette, qu'elle découvrait brut et directement sorti du sol, alors qu'elle parcourait avec Papy l'herbier qu'il mettait tant de soin à cultiver. Il arrachait les fines feuilles et lui disait « Tiens, ça te rappellera tes malabars à la chlorophylle ». Et Jeanne mâchait docilement la menthe. Jamais ailleurs que chez Papy et Mamita elle n'avait mangé de choses directement arrachées à la terre. Elle trouvait ça extraordinaire. Ils étaient tous les deux extraordinaires, pour les feuilles de menthe et tout le reste, et Jeanne les aimait par-dessus tout, comme un enfant aime avec la gourmandise de l'infini. Depuis la cuisine, Mamita criait toujours à Papy d'arrêter d'empoisonner les petits avec ses plantes pleines de produit antilimace et de terre. Papy ne répondait rien, et il se tournait vers Jeanne et Mathieu pour leur faire un clin d'œil, du côté que Mamita ne pouvait pas voir. Des effluves de clafoutis chaud s'échappaient par la fenêtre de la cuisine, que Mamita laissait toujours ouverte, les mercredis après-midi de printemps. Lorsqu'elle le sortait du four, elle saupoudrait son clafoutis d'une fine couche de cassonade. Celle-ci fondait et caramélisait sur la surface irrégulière, bombée ça et là de cerises brûlantes.

Dans la mémoire de Jeanne, les mercredis s'emmêlaient sans doute avec des dimanches, des samedis, ou même des journées de juillet. Et lorsque la vie lui fichait des baffes, elle pensait toujours immanquablement à cet après-midi-là.

Un printemps, celui de ses sept ans, peut-être. Elle portait un short sans collant pour la première fois de la saison, car le temps le permettait enfin. Ils s'amusaient à faire la course, avec Mathieu, dans l'allée ombragée qui longeait l'herbier et le potager de Papy. Jeanne avait gagné une première fois. Alors Mathieu avait réclamé sa revanche. Il avait perdu une seconde fois, et avait

demandé à tenter encore sa chance. Mais Jeanne, qui était plus grande que lui à cette époque, le devançait largement. Grisée par la sensation d'être invincible, portée par le découragement de son petit frère rougi par l'effort et au bord de la suffocation, elle n'avait pas vu le caillou. Pourtant, elle le connaissait, ce caillou. Mais elle ne l'avait pas vu, et le caillou l'avait bien eue. Elle s'était sentie voler vers l'avant, et avait atterri sur les genoux et les mains. La douleur avait été immédiate et mordante. Mais c'était surtout la peur qui l'avait fait hurler. Elle avait entendu Mathieu partir chercher de l'aide. Il était revenu en courant, au bout de quelques secondes. Papy le suivait. Il avançait sans urgence en direction de Jeanne, qui s'était assise là où elle était tombée. Elle pleurait encore et son nez coulait.

Papy s'était accroupi devant elle et lui avait attrapé une main, doucement. Il avait tourné vers le ciel la petite paume rouge et salie et incrustée de cailloux minuscules. Du sang perlait par endroits, mêlé à la terre humide. Les genoux de Jeanne n'avaient pas plus fière allure que sa main. Papy, silencieux, avait inspecté les blessures avec attention. Pendant ce temps, Jeanne observait les ombres danser sur son crâne chauve. Quelques taches couleur pain d'épice le couvraient par endroits. Un jour, elle avait demandé à Papa si tout le monde avait sur la tête des taches comme celles de Papy, mais cachées sous les cheveux. Papa lui avait dit qu'elles apparaissaient avec la vieillesse. Alors peut-être que seuls Papy et Mamita en avaient. Et Jeanne se disait qu'un jour elle serait vieille et aurait des taches brunes elle aussi, mais que celles-ci ne se devineraient pas tant qu'elle garderait ses cheveux.

Après un instant d'inspection méticuleuse, Papy avait poussé un sifflement admiratif à travers ses dents.

— Ça m'a l'air grave, il va falloir couper.

Puis il avait montré à Jeanne un point à la naissance de son petit poignet et avait ajouté : « On coupera ici, ça te permettra de garder la plus grande partie de ton bras. Ça peut toujours servir, un bras. Par contre une main, tu verras, on peut très bien faire sans ».

Jeanne avait écouté, médusée. Elle se concentrait autant qu'elle le pouvait sur le filet liquide qui s'échappait de son nez et qu'elle voulait à tout prix empêcher de laisser couler dans sa bouche.

Mathieu, qui devait avoir cinq ans et qui croyait tout ce qu'on lui disait, avait poussé une plainte catastrophée en hurlant : « Non ! Pas sa main, Papy, pas sa main ! ».

Alors Papy avait souri et avait dit à Mathieu que c'était une blague et qu'il fallait qu'il se taise vite.

— Votre grand-mère va encore me gronder parce que je vous fais des farces idiotes !

Et il avait ébouriffé les cheveux de Mathieu, qui avait immédiatement éclaté de rire dans ses larmes. Mathieu aimait bien les blagues de Papy. Il tombait toujours dans le panneau mais il aimait ça : les blagues de Papy étaient toujours surprenantes.

Papy s'était de nouveau tourné vers Jeanne, qui ne pleurait plus mais dont la poitrine était encore agitée irrégulièrement par les spasmes qu'y avaient planté ses sanglots. Elle n'avait pas trouvé ça drôle. Mathieu était un bébé, il pouvait bien rigoler. Mais elle, elle était grande, et elle voulait garder sa main droite. La gauche aussi, d'ailleurs. Mais la droite était sa main d'appel pour faire la roue dans la cour de récré. Sa main droite était importante, on ne rigolait pas avec ces choses-là.

— Je ne permettrai pas qu'on ampute ma petite Jeanne, avait dit Papy en prélevant avec une infinie douceur les graviers sales plantés dans la paume de la petite fille.

— C'est quoi nampute Papy ?

— « Amputer » c'est couper des bouts de ton corps quand t'es blessé à la guerre, avait répondu Jeanne d'un ton excédé de grande sœur.

— Non non non, avait continué Papy, qui n'avait pas fini de débarrasser Jeanne de ses cailloux. Je ne laisserai rien ni personne faire du mal à ma Jeannette. Pas même ce vilain gros caillou qui l'a fait tomber honteusement alors qu'elle était si proche de la victoire.

Jeanne avait alors échangé avec lui un regard entendu.

C'était vrai, elle aurait gagné, sans cette histoire de caillou. Elle aurait dû faire attention. Mais elle gagnait. Elle était invincible. Elle ne le dit pas tout haut :